

# Bibliographie

## I. HISTOIRE DES SCIENCES

HALLEUX Robert, OPSOMER Carmélia et VANDERSMISSEN Jean (sous la direction scientifique de) : HISTOIRE DES SCIENCES EN BELGIQUE DE L'ANTIQUITÉ À 1815. – Un vol. de 463 pages (25,5 × 30,5). – Bruxelles : Crédit Communal, 1998. – Relié : BEF 2500. – ISBN : 2-87193-258-1.

“L’histoire est une, comme est une la culture et l’expérience des hommes», écrit avec beaucoup de justesse le mécène qui a soutenu la publication de ce somptueux volume, «il n’y a pas une histoire politique pour les politiques, une histoire des sciences pour les scientifiques, voire une histoire économique pour les banquiers. On ne peut segmenter l’histoire sans l’appauvrir, pis, sans la rendre incompréhensible... La Belgique s’enorgueillit à juste titre de son patrimoine artistique et monumental, et le conserve de façon exemplaire. Elle peut être également fière de son patrimoine scientifique et technique, mais tout est à faire pour sa préservation» (p. 5). Comprendre et préserver, tels sont bien les deux objectifs qui animent cette entreprise collective remarquable visant à retracer l’*Histoire des sciences en Belgique de l’Antiquité à 1815*.

Remarquons toutefois que les deux limites chronologiques de ce titre peuvent prêter à réflexion. De l’Antiquité en effet, il ne sera pas directement question, puisque ne sera évoquée que la survie de cet héritage antique dans le haut moyen âge, avant un deuxième chapitre d’ores et déjà consacré à l’école lotharingienne des XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles. De même, si la division de ce volume en trois grandes périodes (de l’Antiquité à la Renaissance; de Copernic à Newton; et du Siècle des Lumières à la fin de l’Ancien Régime) est parfaitement justifiée, la date retenue pour clore ce premier volume peut surprendre : elle renvoie en réalité à la fondation des universités d’État (1817) qui, par l’importance qu’il lui est ainsi donnée, semblerait dès lors marquer une coupure, voire une ouverture vers notre modernité. Certes, le temps qui rythme le progrès scientifique ne bat pas forcément à l’unisson avec celui qui scande les bouleversements politiques, mais s’agissant d’une histoire des sciences en Belgique, l’année 1830 aurait sans doute pu s’imposer.

Précisons également qu’en retraçant l’histoire des sciences en Belgique, les éditeurs n’entendent pas identifier un «esprit scientifique belge», comme, au début de ce siècle, il était courant d’opposer les esprits français, anglais et allemand. Pas davantage, veulent-ils donner au concept de Belgique une portée que d’aucuns dénonceront comme anachronique et que tous reconnaîtront comme non pertinente pour les sciences. Constatant «que les savants de nos régions ont formé une communauté structurée par les liens d’amitié, de correspondances, voire par les controverses et les conflits», ils ont simplement estimé, à juste titre, qu’ils «méritent, de ce fait, d’être étudiés ensemble» (p. 8).

Au fil des chapitres thématiques (l'aristotélisme belge, la cosmologie, l'école louverainiste des constructeurs d'instruments, l'œuvre des jésuites en Chine, la réception du newtonianisme...) que viennent encadrer des introductions contextuelles attentives aux milieux et aux réseaux, le lecteur pourra approfondir sa connaissance de ces «belges» que l'histoire a retenu, en découvrir d'autres, et suivre les heures de gloire et de repli de la science dans nos contrées. Signalons enfin un intéressant chapitre consacré à l'historiographie des sciences en Belgique, qui, bizarrement, se trouve publié dès ce volume, mais en appendice. Il s'agit pourtant d'un domaine où notre pays, à la charnière des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, peut se prévaloir d'une certaine activité, soit, directement, par ses recherches propres (lesquelles sont étudiées dans ce chapitre), soit, indirectement, par l'accueil et l'hospitalité qu'il réserva aux savants étrangers (songeons au rôle déterminant joué par la présente *Revue*).

Tous ceux qui s'intéressent à l'histoire des sciences et à celle de nos contrées se doivent de posséder ce magnifique ouvrage à l'iconographie remarquable qui, avec bonheur et intelligence, marque un premier pas dans cette volonté de comprendre et de préserver.

J.-Fr. STOFFEL

LECOURT Dominique (sous la direction de) : *DICIONNAIRE D'HISTOIRE ET PHILOSOPHIE DES SCIENCES*. – Un vol. XXII + 1032 pages (18 × 25). – Paris : Presses universitaires de France, 1999. – Relié : FF 990. – ISBN : 2-13-049992-9.

Convaincu que l'histoire constitue bien souvent la meilleure voie pour atteindre «les réalités de la pensée scientifique» et pour accéder jusqu'à la signification des concepts qu'elle a progressivement formés, le présent dictionnaire allie résolument histoire et philosophie des sciences. Comportant près de 450 entrées prises en charge par plus de 160 auteurs différents (essentiellement de nationalité française), il fait – à juste titre – la part belle aux thèmes et aux concepts, lesquels font l'objet de véritables articles, tandis que les individus (totalisant seulement 150 entrées) n'ont droit qu'à de simples notices. Considérant que la pensée scientifique ne se réduit ni aux savants ni aux concepts, mais est également tributaire envers les sociétés et organismes qui ont pu promouvoir et orienter la recherche scientifique, il consacre également 7 rubriques à de telles institutions, dont l'Institut Pasteur, l'Institut Rockefeller, le Muséum national d'histoire naturelle ou la Royal Society. Chaque contribution se termine par une bibliographie de la littérature primaire et secondaire. Un système de renvois internes assure l'interaction des différentes rubriques. Un *index rerum* et un *index nominum* d'occurrences choisies complètent le volume.

La confection d'un bon dictionnaire constitue une entreprise particulièrement délicate. Aussi faut-il savoir gré à D. Lecourt d'avoir osé ce projet, de l'avoir mené à bien, et ce d'autant plus que, jusqu'à ce jour, un tel instrument nous faisait défaut en langue française. Bien que très satisfaisante, sa réalisation n'est cependant pas parfaite. Reconnaissons d'emblée que la dernière catégorie – les institutions –, tout en contribuant à mieux cerner les réalités de la recherche scientifique (si pas de la pensée scientifique), peut apparaître comme le parent pauvre de ce dictionnaire. Il est d'ailleurs permis de se demander s'il était vraiment judicieux de vouloir évoquer ces réalités sociales de la science (à savoir ses milieux, ses réseaux et ses institutions) dès lors qu'un tel sujet ne pouvait être correctement traité au sein de ce volume et qu'il mériterait d'ailleurs, à lui seul, de faire l'objet d'un dictionnaire spécifique. Comment en effet